

-1- Quelle unité ?

LUTTER
POUR
S'UNIR

A propos du livre de Henri Krasucki «Syndicats et unité»

Le livre d'Henri Krasucki, qui vient de paraître, «Syndicats et unité», se fixe comme but de répondre à la question : «qu'est-ce que la lutte pour l'unité dans les conditions du début des années 80?». Voilà, en effet, une question décisive tant pour aujourd'hui que pour demain, puisque les travailleurs sont confrontés, en particulier en cette rentrée 80, à une division accrue des organisations syndicales CGT et CFDT et à des polémiques entre elles qui entraînent, le plus souvent, toute possibilité d'unité d'action.

Ce livre est important pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il propose «une nouvelle pratique de l'unité», valable «pour toute la période qui vient», et ceci à travers le bilan du premier semestre 1980. Il est donc du plus haut intérêt d'étudier et d'analyser les positions de la plus importante confédération syndicale, pour l'ensemble des militants syndicaux, pour l'ensemble du mouvement ouvrier.

La seconde raison, c'est que ce livre est une réflexion sur le mouvement syndical en France, son évolution et son rôle, ce qui est fort rare. Les précédents livres d'Henri Krasucki, «Syndicats et lutte de classe» et «Syndicats et socialisme» dataient respectivement de 1969 et 1972.

La troisième raison de lire et d'étudier «Syndicats et unité», c'est qu'il s'inscrit dans les débats et confrontations qui traversent l'ensemble des travailleurs, en particulier depuis 1978, et qu'il manifeste un esprit d'ouverture : «Ce qui est recherché c'est simplement une réflexion aussi lucide que possible, basée sur les faits essentiels, à propos des problèmes clés de l'action syndicale. Avec l'espoir de faciliter, au moins dans une certaine mesure, à qui s'y intéressera, la recherche de sa voie. Et en tout cas, avec le désir de favoriser un vrai débat, sans complaisance mais sans mesquinerie, au niveau des responsabilités que confère une telle époque à chaque travailleur» (pp 9 et 10).

Nous ne pouvons que souscrire à cette volonté de favoriser un vrai débat, aujourd'hui plus que jamais nécessaire entre et dans les organisations syndicales, avec les travailleurs. C'est ce même esprit qui nous anime en écrivant ces quelques lignes. C'est ce même esprit qui guide nos militants quand ils débattent dans les syndicats, avec l'ensemble des travailleurs.

Plutôt qu'un accord ou un désaccord avec ce livre, qui condui-

rait plus à figer le débat qu'à l'approfondir, nous essaierons de montrer à la fois l'apport du livre d'Henri Krasucki, mais aussi ses faiblesses, ses limites, ses erreurs.

Un appel à la lutte

Les 250 pages du livre d'Henri Krasucki sont d'abord un appel à la lutte contre le gouvernement et le patronat, contre leurs attaques répétées des droits et acquis des travailleurs. Toute la première partie décrit ainsi le premier semestre 1980, l'offensive des Giscard-Barre et Ceyrac dans tous les domaines, la nécessité absolue de l'action pour y faire face. Il montre aussi le rôle qu'a joué la CGT, en particulier, pour mobiliser les travailleurs contre la remise en cause du droit à la santé et les résultats que la lutte a permis d'obtenir, qu'on aurait tort de négliger (débat repoussé de la loi Berger, non application du ticket modérateur d'ordre public).

C'est en même temps un réquisitoire sans appel contre la collaboration de classe. Henri Krasucki montre, en particulier, l'enjeu des négociations syndicats-CNPF sur la durée du travail : «C'est le troc. Donnant-donnant : je te donne l'apparence d'une cinquième semaine et tu me cèdes en échange les droits que tu avais pour me permettre de te faire travailler quand je veux.» «Le progrès social n'est jamais affaire de troc comme le présente le CNPF : je te concède quelque chose de nouveau et tu me rends autre chose que tu as déjà.» (pp 86-87). D'où la nécessité de refuser tout accord de ce type, ce que fit la CGT dès la fin de la négociation. Henri Krasucki raconte la dernière nuit de négociations, qui vit les représentants CFDT prêts à tous les compromis, sans plus tenir aucun compte de leurs positions antérieures.

S'il est indiscutable que la CGT a eu raison de refuser un tel accord, l'argumentation d'Henri Krasucki serait plus convaincante encore s'il remettait en cause de précédents accords que la CGT a bel et bien signés. Ne serait-ce que celui sur l'indemnisation du chômage, qui laisse aujourd'hui 500 000 chômeurs sans aucune indemnité, ou celui, plus ancien, instituant des cotisations sur les salaires pour financer les indemnités versées aux chômeurs.

Dans le même sens, Henri Krasucki rappelle que le CNPF n'est autre que le successeur du Comité des forges, qui sombra dans la collaboration avec l'occupant nazi, qu'«en tant que classe, notre bourgeoisie a gardé un côté versaillais, il vaut mieux ne pas l'oublier.» (p 91). Là encore, c'est un langa-

ge que la CGT avait quelque peu oublié au temps du programme commun et des promesses que la victoire électorale permettrait d'exproprier le grand patronat sans que celui-ci réagisse en employant tous les moyens en sa possession.

Mais ces remarques n'enlèvent rien au fait que dans la situation actuelle le livre d'Henri Krasucki représente une défense de la lutte de classe contre toute forme de collaboration de classe, qu'il contribue à préparer la nécessaire contre-offensive des travailleurs face aux attaques répétées du gouvernement et du patronat.

Un appel à l'unité

Le livre d'Henri Krasucki est aussi un appel à l'unité : «Puisqu'il existe plusieurs syndicats, l'action gagne en force quand tous ces syndicats — ou au moins les plus importants — sont unis. C'est pourquoi la CGT par principe, milite et agit pour l'unité d'action.» (pp 28-29). «La CGT est fermement pour l'unité d'action, c'est une question fondamentale de son orientation permanente, tout simplement parce que c'est le meilleur pour la défense des intérêts des travailleurs.» (p 55). Cette nécessité de l'unité est fréquemment développée tout au long des chapitres.

Henri Krasucki précise : «Que faut-il pour que l'unité soit possible et solide? 1) Il faut des objectifs communs, clairs et précis, qui correspondent aux besoins des travailleurs (...) 2) Il faut une volonté d'action et un comportement résolu dans la conduite de la lutte (...) 3) Il faut une volonté de mobilisation des travailleurs et une attitude correspondante de la part des organisations syndicales.» (p 56).

Henri Krasucki parle à plusieurs reprises de la lutte pour l'unité d'action. «Car l'unité d'action ne se fait jamais toute seule. L'unité n'est donc pas un but en soi (on est mieux ensemble), c'est un moyen. Les buts, ce sont les revendications et plus généralement les intérêts de classe des travailleurs. L'unité d'action est un moyen d'être plus forts et d'agir plus efficacement pour ces buts, compte tenu du fait qu'il existe plusieurs organisations syndicales. L'unité d'action n'a d'intérêt (et de sens) que si elle concerne un but qui en vaut la peine — donc qui correspond aux intérêts de classe des travailleurs — et une action digne de ce nom, c'est-à-dire à la hauteur du but fixé.» (pp 175-176).

On ne peut qu'approuver pareille orientation que toute l'histoire du mouvement ouvrier et de la lutte de classe ne fait que confirmer.

La dénonciation du recentrage

Cette orientation est confrontée au changement de ligne de la CFDT, baptisé recentrage. Henri Krasucki y consacre l'essentiel de son livre et en dresse un procès sévère, à partir de l'ensemble des événements de ces derniers mois (santé, durée du travail, SMIC, sidérurgie, automobile) et des orientations confédérales (réalisme, négociations, modération de ton). Nous n'allons pas reprendre tous ces aspects du recentrage déjà longuement abordés dans nos colonnes.

«Nous sommes en présence d'une volonté caractérisée de ramener la CFDT à une politique de collaboration de classe, quel qu'en soit l'habillage et les méandres et quelle qu'en soit la conscience qu'en ont tous les militants et travailleurs de cette organisation (...) Cette orientation rejoint les calculs du patronat et du pouvoir qui recherchent tous les moyens de freiner les luttes des travailleurs (...) Cette orientation se traduit par une acceptation de l'austérité, une baisse des objectifs revendicatifs, un refus de l'action — en tout cas de l'action ayant la vigueur nécessaire —, une présentation des problèmes économiques et sociaux donnant crédit aux thèses gouvernementales et patronales et tendant à détourner les travailleurs de l'action.» (pp 177-178).

Henri Krasucki dénonce ce retour «à ce que la CFTC d'autrefois faisait constamment» (p 111) et il en vient à poser la question «Quinze ans pour rien? (...) Tout cela ne saurait être considéré comme irréversible. Il y a tout de même bien du monde, dans la CFDT, qui y a cru à l'anticapitalisme, à la rupture avec le réformisme et la social-démocratie (...), qui l'a voulue l'unité d'action sur une base que l'on souhaitait de classe (...) Vont-ils indéfiniment admettre d'avoir, eux ou leurs aînés, travaillé quinze ans pour rien, pour se retrouver de l'autre bord, ce bord dont ils auraient voulu s'éloigner?» (p 186).

Ces réflexions d'Henri Krasucki posent correctement la question de savoir où va la CFDT, où conduit l'orientation confédérale actuelle et incite les militants CFDT à défendre des positions de classe dans leur organisation.

Quelle unité d'action ?

Henri Krasucki précise : l'orientation de la CFDT «est une vaste et dangereuse entreprise, le principal obstacle à l'unité, et une gêne pour l'action». Mais il va plus loin. Il dénonce un certain nombre d'ac-

cords intersyndicaux : «Dans la période que nous connaissons, il y a aussi des "accords alibis". Beaucoup. Ceux-là ne font pas progresser l'action et cachent la réalité des positions et de l'activité de chacun. Pourquoi nous y précipitons-nous?» (p 180).

Il condamne les intersyndicales, qui «deviennent vite des sortes d'organisations "supra-syndicales" et sont un élément de confusion, même quand elles ont été mises sur pied avec une bonne intention. Chacun y perd son identité, son autonomie et personne n'y retrouve les siens.» (p 183).

Henri Krasucki en vient même à rejeter toute possibilité d'unité d'action CGT-CFDT à la base : la ligne confédérale CFDT «est, pour le moment, celle de cette organisation toute entière, confirmée par un Congrès et appliquée pratiquement d'une façon quasi générale.» (p 177). C'est oublier un peu vite que cette orientation n'a été adoptée que de justesse au Congrès confédéral de Brest et qu'elle est critiquée par de nombreuses sections, syndicats, voire fédérations qui refusent de l'appliquer.

Avec un raisonnement comme celui d'Henri Krasucki et malgré l'appel à l'unité souvent répété, il ne reste plus qu'à tracer une croix, pour toute une période, sur les possibilités d'unité d'action. C'est ce que fait d'ailleurs l'auteur quand il précise, à propos du 1er Mai dernier : «Il est vrai que les positions de chaque formation, tant sur les revendications que sur l'action et d'autres grands problèmes, étaient trop divergentes pour justifier un véritable 1er Mai commun.» (p 47). Alors, comment écrire qu'aujourd'hui «les conditions de la lutte pour une véritable unité d'action sont plus favorables.» (p 18) ?

C'est une vision fataliste des événements que propose là Henri Krasucki. Et une orientation qui, si elle était appliquée à la lettre, aggraverait encore la division dans la classe ouvrière, le repli sur soi. Toute unité d'action CGT-CFDT, même partielle, même limitée, est aujourd'hui favorable pour s'opposer à chaque attaque du gouvernement et du patronat, pour redonner confiance aux travailleurs, pour préparer la contre-offensive. Encore faut-il la vouloir véritablement et s'en donner les moyens. Comme le dit si bien Henri Krasucki : «Les organisations s'apprécient à leurs actes. Les gens aussi. Cela vaut pour tout le monde, nous comme les autres.» (p 122).

Pierre BAUBY

Nous continuerons le débat à propos de «Syndicats et unité» dans notre prochain numéro, sur la question du contenu de l'unité.